Document généré le 24 avr. 2024 19:23

Québec français

Félix-Antoine Savard
Au revoir

André Gaulin

Numéro 47, octobre 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56934ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gaulin, A. (1982). Félix-Antoine Savard : au revoir. *Québec français*, (47), 5–5.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Félix-Antoine Savard : Au revoir

Un homme était venu et qui s'en est allé. Encore enfant et amoureux de la nature, Félix-Antoine Savard découvrit avec révolte presque que la forêt québécoise appartenait aux étrangers. Cette révolte resurgit en Menaud, haute et belle, mais le prêtre-écrivain l'a rendu inopérante. De manière significative, l'auteur de *Menaud Maître-Draveur* racontera lui-même que le jésuite Alexandre Dugré lui ayant demandé un jour pourquoi il avait rendu Menaud fou, il lui avait rétorqué, véhément, qu'il n'avait pas le choix, que ce n'était pas sa faute. S'il n'eût pas été prêtre, Félix-Antoine Savard aurait sans doute évolué différemment. Non qu'il fut un mauvais prêtre, étant tout au contraire l'un des plus raffinés, l'un des rares que la littérature n'épouvantait pas. Il eût écouté le chant des sirènes contrairement à l'un des textes du *Barachois* (« la Sirène »). Cet homme fait verbe, cet ascète du mot, ce sculpteur magnifique de notre aspiration à être, cet aspirant à la liberté resta le passeur d'une idéologie ancienne, reflet d'une défaite, pouvoir assassin qui voulait partout sauver. En ce sens, Félix-Antoine Savard, canadien-français, fut un homme de contradictions. Non qu'il faille douter de sa générosité, de sa sincérité : il n'aurait pu faire son règne si longtemps sans faille. Mais il suffit de gratter le texte du prêtre pour découvrir toute une « alchimie du désir » (« Tsuk et Paniah » du *Barachois*), un chant presque païen de la vie souveraine, un attachement irrésistible à la terre et surtout, ce qui est beau, un bel amour des simples gens. Il fut l'un des rares de sa caste aussi à renvoyer aux siens une image dynamique d'eux-mêmes, accusant la prétention de toute une élite dont le discours fondait le déracinement, voire le mépris. À son grand étonnement, et ce fut sans doute sa souffrance et son effroi, sa parole libératrice enthousiasma beaucoup de ceux qui devinrent ses amis mais que la vie politique québécoise finit par éloigner de lui. Il marqua le pas, prisonnier du vieux rêve d'un Canada français sans frontière, s'imposant à l'autre, l'anglais conquérant, par la force de l'esprit. Son testament politique ne rend pas justice à ce désir libertaire qui couve dans son œuvre. Il ne se trahit pas, il reste soumis à son insu à un « ordre des choses » qui refuse le changement, une nouvelle vision du monde. Tel est le paradoxe de cet homme à l'œil si agile, au cœur ouvert comme celui de Joson, d'avoir cautionné le statu quo de la survivance. Mais pour ceux que le texte littéraire interpelle, Félix-Antoine Savard demeurera un homme de la liberté, un contemporain de Nelligan, comme lui, né à la fin de l'autre siècle, ce siècle calfeutré, et prêtre par surcroit. À cet effet, son nationalisme catholique ne voyait pas le rôle d'un État québécois quand les clercs et l'autre Canada occupaient déjà tout le pouvoir. Sa mort nous attriste surtout parce que ce beau vieillard, artisan de l'affranchissement, de la beauté, du verbe français qui nous est si cher, est mort en rupture apparente de filiation. Un père s'en est allé que nous aimions beaucoup, que nous admirions sans que nous nous soyons vraiment expliqués. L'âge chez l'un, la fatigue culturelle chez les autres creusaient la distance. Mais nous reste, outre une mémoire vive de l'homme, une œuvre qui nous rappelle dans notre blessure collective que Menaud souffre toujours du même mal et que nous devons l'arracher à sa folie. Afin que Nelligan puisse se vivre comme poète, Groulx ne pas passer pour un fasciste, la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal ne pas s'attirer l'épithète de revancharde pour croire encore au pays américain français malgré les trahisons. S'il s'est trouvé un faussaire du code linguistique français comme Pierre Elliot Trudeau pour dire à un peuple craintif et bafoué par l'histoire qu'un « non » voulait dire un « oui », Félix-Antoine Savard, lui, croyait au moins à la générosité de sa vision canadienne-française impossible. Qu'il ne dorme pas seul dans sa mort et nous apprenne encore par Joson, et Alexis, et Menaud, à ne plus avoir peur de notre cœur. Et pour bientôt. En attendant, son attachement indéfectible aux plus humbles des nôtres nous apprend à ne pas injurier davantage, en désespérant de lui, un peuple beau, qui a beaucoup souffert, toujours déchiré dans sa si longue naissance.

André GAULIN

Le livre universitaire littérature

ANATOMIE DE L'ÉCRITURE
Sous la direction de Gilles Thérien
L'anatomie de l'écriture, un lieu pluriel où l'objet « écriture » est examiné à travers de multiples prismes.
Études françaises,
vol. 18, n° 1, 1982, 148 p. **6$**
Études françaises
Parutions (printemps - automne - hiver)
Abonnement annuel :
Canada 13$
Autres 15$
Institutions 19$
Le numéro 6$
Déjà parus :
FRANCIS PONGE
MUSIQUE ET TEXTE(S)
LE MANIFESTE POÉTIQUE/POLITIQUE

COLETTE, SES APPRENTISSAGES
Paul d'Hollander
424 p. **15,95$**
Étude et revalorisation des sept premiers romans qu'écrivit Colette en collaboration avec son mari Henri Gauthier-Villars dit « Willy ».
Coédition : Klincksieck (Librairie des Méridiens), Paris.

ÉMILE ZOLA CORRESPONDANCE
Sous la direction de B.H. Bakker
Tome 1 (1858-1867) 600 p. **40$**
Tome 2 (1868-mai 1877) 648 p. **48$**
Tome 3 (juin 1877-mai 1880) 548 p. **45$**
Tome 4 (juin 1880-1883) *à paraître*
Édition de luxe.
Tome I (1858-1867) 600 p. **90$**
Tome II (1868-mai 1877) **100$**

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
C.P. 6128, succ. « A »
Montréal, Qué. H3C 3J7
2910, bd Édouard-Montpetit
Montréal, Qué. H3T 1J7